



Critiques | Essais

APARTÉ

Tous sots! La voie médiane

C'EST UN TERRAIN GLISSANT, la bêtise. Il suffit d'y mettre un pied – ou une idée –, et on risque la chute. Maurizio Ferraris n'est pas peu conscient du péril, lui qui commence son traité par le rappel d'un « tu quoque *transcendantal* ». Car « *l'imbécillité, de fait, est une chose sérieuse, et ce n'est pas une chose réservée à quelques-uns ni, surtout, aux autres* ». On peut parler sans crainte d'un tas d'autres sujets, de la laideur, de la criminalité, du racisme, sans prêter le flanc au soupçon de réversibilité. Telle est la bêtise : un gênant reflet.

Passé ces précautions qui sont déjà, notons-le bien, l'amorce d'une théorie, le philosophe italien, doué d'un humour féroce, tout comme son traducteur, Michel Orcel, s'emploie à démontrer que l'imbécillité est notre nature profonde. Les réseaux sociaux donnent le droit de parler à des légions d'imbéciles, avait, on s'en souvient, lancé Umberto Eco, allégation qui avait fait frémir. Mais ce n'est que lucidité ! Ferraris, auteur d'une ontologie du téléphone portable et des réseaux sociaux (*T'es où ?*, Albin Michel, 2006, et *Mobilisation totale*, PUF, 2016), est lui aussi parfaitement convaincu que « *loin d'être une aliénation, la technique est révélation de ce que nous sommes, au-delà des rêves et des mystifications* ».

Adepte du réalisme (voir son *Manifeste du nouveau réalisme*, Hermann, 2014), il soutient qu'il faut partir de ce constat : la sottise est la chose au monde la mieux partagée. Cela ne se fait-il pas sentir « *à la tête des armées comme dans les échelons les plus modestes des administrations publiques* » ? Alors, bien sûr, on peut l'accuser de pessimisme ou de résignation. Il n'en a cure, Ferraris, arguant qu'il faut connaître le monde pour le changer. Et que, plutôt que de s'enfermer dans l'idéologie ou la fausse conscience, il est plus efficace de reconnaître que les acteurs de l'histoire peuvent être, tout simplement, des imbéciles – le statut de sot étant la voie médiane que nous occupons naturellement, quelque part sur la corde tendue entre la Bête et le Surhomme, statut ambigu qui ouvre à une véritable « *dialectique de l'imbécilisme* ». Car que faire avec l'imbécillité si le progrès et le génie en sont aussi les fruits ? « *La vouloir ? La fuir ? S'y résigner ?* »

Seul espoir : « *Qui est conscient d'être imbécile est a priori moins imbécile que celui qui ne le sait pas.* » Mais l'auteur de poursuivre : « *L'auto-conscience va de pair avec la découverte de la médiocrité.* » La sottise comme réalité et la médiocrité comme idéal ? Certainement. Et mieux vaut en rire. ■ JULIE CLARINI

► **L'imbécillité est une chose sérieuse** (*L'imbecillita è una cosa seria*), de Maurizio Ferraris, traduit de l'italien par Michel Orcel, PUF, 148 p., 12 €.